



La figure féminine dans le Mathnawî de Djalâl-od-Dîn Rûmî

Soraya Sbihi- Professeur universitaire - Université Ibn Tofaïl

**Salima Sarira - Doctorante inscrite dans la formation
Doctorale : Langage et société - Université Ibn Tofaïl**

Le Mathnawi, également connu sous le nom de Mesnavi, est la création la plus célèbre du poète persan Djalâl-od-Dîn Muhammad Rûmî. C'était un mystique et un spiritualiste soufi renommé du treizième siècle, une époque marquée par la présence de nombreux mystiques et auteurs influents qui ont étudié les aspects spirituels de l'islam. L'approfondissement du mysticisme s'est accompagné d'un sens accru de la beauté dans les œuvres littéraires (poésie, contes, essais) ainsi que dans les arts musicaux et performatifs (chants, danses, musique).

Le Mathnawi, œuvre renommée de la littérature soufie et mystique, est composé de six volumes (appelés Defter en persan). Chaque livre contient environ 3000 à 4000 bayts, terme utilisé pour désigner une paire de vers de même longueur qui riment à l'intérieur de chaque ligne.

Le Mathnawi est une compilation d'interprétations des versets du Coran, de Hadiths, de dictons soufis, d'histoires coraniques, de fables animales, de contes indiens et chinois et d'anecdotes humoristiques. Sa profondeur spirituelle, sa beauté poétique et sa sagesse intemporelle en ont fait une source d'inspiration durable pour la pensée et la littérature mystiques à travers les siècles. Il est largement respecté pour sa perspicacité spirituelle, son élégance poétique et sa sagacité qui résistent à l'épreuve du temps.



Eva de Vitray Meyerovitch et Djamchid Mortazavi ont participé à la création d'une version française du livre qui a été publiée en 1992. Meyerovitch est une spécialiste des mystiques et philosophes islamiques, tandis que Mortazavi a une formation en philosophie de l'Université de Tabriz, ainsi qu'une expérience de traducteur et d'érudit de la littérature persane. Les deux experts ont bénéficié d'une reconnaissance internationale pour leurs travaux communs ou individuels qui ont eu un impact significatif sur les études mystiques islamiques.

Le Mathnawî comprend de nombreuses allusions à la forme féminine. Rûmi a employé la métaphore de la femme pour transmettre efficacement aux lecteurs ses idées sur le lien entre l'humanité et la Divinité.

En invoquant des figures féminines importantes du Coran et des Hadiths telles qu'Eve, Marie, Aïcha (la mère des croyants), Asiya (la femme de Pharaon qui a sauvé et élevé Moïse), et Bilqîs (la reine de Saba) ; Rûmi a compris l'importance du féminin dans la spiritualité soufie et a relié chaque figure à une leçon spirituelle particulière.

Il a également mentionné Zulaïkha, la passionnée de Joseph, et Leylâ, la bien aimée de Madjnûn, deux figures emblématiques de la culture arabe et islamique ; symboles d'un amour parfait. Rûmi a même considéré des femmes à connotation négative dans le Coran, comme la femme de Noé, pour démontrer les défauts qui empêchent les gens d'avancer spirituellement.

Cet article examine la façon dont Rûmi utilise des personnages féminins pour représenter l'expérience mystique, ainsi que leurs attitudes à l'égard du destin et de son potentiel à découvrir des mystères. Il étudie en outre ce que chaque figure symbolise en ce qui concerne la recherche de la vérité et la compréhension de l'absolu. L'article examine les implications spirituelles des figures féminines citées dans la littérature coranique, la littérature arabe et référencées dans le Mathnawi à travers le commentaire de Rûmi.

La vierge Marie, mère de Jésus :

Dans le troisième livre du Mesnavi, Rûmi invoque la Vierge Marie, mère de Jésus, pour illustrer l'histoire du ministre Sadr-i Djahân. Après avoir réussi à éviter les poursuites pendant longtemps, il décide d'accepter la mort car il ne supporte plus d'être éloigné de sa bien-aimée ; ce qui développe davantage le motif de l'abandon.



Rûmi aborde le sujet de Marie après un sérieux avertissement : « Avant que ce tu possèdes s'évanouisse, dis aux formes des êtres comme Marie : je cherche refuge contre toi en le Miséricordieux. » (Rûmî, Mathnawî I, 2014, p. 759)

Rûmi évoque soudain la visite de l'ange Gabriel à Marie alors qu'elle était en état de purification, à la fois physique et spirituelle. Cela rejoint la pratique spirituelle traditionnelle qui consiste à utiliser l'eau comme nettoyant externe tout en invoquant Dieu intérieurement pour purifier son âme¹.

Marie, profondément émue par la présence captivante de Gabriel, a su garder une position morale et digne. Rûmi exhorte ceux qui cherchent l'illumination à faire de même lorsqu'ils sont confrontés à la tentation des plaisirs terrestres et de la beauté éphémère, tout comme Marie l'a fait.

L'autodiscipline est un élément crucial de la compréhension spirituelle, et le soufi qui s'efforce d'atteindre Dieu doit se retenir de s'adonner aux plaisirs du monde ; il doit s'efforcer de purifier son cœur et de se détacher du monde matériel pour se concentrer sur Dieu. Par conséquent, Marie est considérée comme un emblème de la pureté de l'âme et du dévouement à Dieu. L'image de Marie symbolise la "sainte femme" ou la "femme idéale", réputée pour son détachement vis-à-vis des affaires terrestres et sa pureté.

« Comme Marie, elle avait de la souffrance, mais pas de fruit parce que cette noble Dame était loyale (envers Dieu), Dieu satisfait cents désirs sans désir de sa part. » (Rûmî 2014, livre V, p. 1160)

Un symbole de pureté de perfection et de splendeur divine, Marie est aussi liée spirituellement au thème de renaissance spirituelle à l'intérieur de l'âme.

« Si ton âme est assez pure et assez pleine d'amour, elle devient comme Marie : elle engendre le Messie »

« La parole de Jésus provient de la beauté (spirituelle) de Marie, la parole d'Adam est une émanation du souffle divin. » (Rûmî 2014, livre VI, p. 1660)

Grâce à la pureté et l'amour, le mystique renaît spirituellement pour devenir l'homme parfait (le Messie).

Leylâ :

Dans les textes arabes, Layla bent Sa'd est l'objet du profond amour de Qays ibn al-Mulawwah, qui est le protagoniste de l'ancienne légende "Madjnûn Leylâ"



ou "Layla et Madjnûn", qui a vu le jour au premier siècle de la culture islamique². En arabe, "Madjnûn" se traduit par "fou" ou "enchanté", car Qays était immensément captivé par son amour pour Layla, ce qui l'a conduit à la folie.

Lorsqu'ils ont posé les yeux l'un sur l'autre pour la première fois, ils sont immédiatement tombés amoureux l'un de l'autre. Qays, en bon poète qu'il était, a commencé à proclamer son admiration pour sa beauté et à divulguer son amour sans cacher son identité ; cela était considéré comme une honte dans la culture arabe puisque cela exposait à tout le monde qu'il la désirait. Comme leur tribu contredisait leur relation et leur interdisait de se marier, ils n'ont jamais vraiment pu faire l'expérience de ce que c'était que d'être ensemble.

L'amour que Madjnûn porte à Layla est si intense qu'il le submerge d'émotions, le poussant au bord de la folie et du chagrin. Selon les légendes soufies, Madjnûn est le modèle de ce que doit être un passionné idéal sur le chemin de la spiritualité. Layla est considérée comme l'incarnation de la lumière divine.

Qays est profondément attristé par la perte de Leylâ, une présence spirituelle dans la réalité, Il s'installe donc dans le désert et mène une vie solitaire, comme un ascète préférant l'illumination spirituelle au confort physique. Il exprime son profond chagrin par la poésie, répétant souvent le nom de Leylâ comme s'il s'agissait d'une prière.

D'ailleurs, dans le Mesnavi, Rûmi évoque ce mythe dès le début de son œuvre, dans un épisode de son premier conte en racontant l'histoire du khalife impressionné par la beauté des poèmes de Madjnûn, décide de faire venir Leylâ. Le calife s'attendait à ce que Leylâ soit d'une beauté extraordinaire, quand il la voit il lui dit :

Au début du Mesnavi, Rûmi raconte l'histoire d'un calife qui avait été tellement séduit par les poèmes de Madjnûn qu'il avait voulu rencontrer Leylâ. Il s'attendait à ce qu'elle soit très séduisante, mais lorsqu'il a fini par la voir, il a dit : « *C'est de toi que Madjnûn est devenu fou et égaré, mais tu n'es pas mieux que d'autres beautés !* ». Silence ! répondit –elle *c'est que toi non plus tu n'es pas Madjnûn.* » (Rûmî livre I, 2014, p. 77)

Dans le cinquième livre, Madjnûn apporte une réponse similaire à la question du calife posée cette fois par ses parents.



« Il y a des milliers de beautés pareilles à la lune plus jolies qu'elle ; dans notre ville.

Il répondit : la forme est une coupe et la beauté est le vin Dieu me donne le Vin à partir de sa forme. » (Rûmî livre V, 2014, p. 1311)

la redondance de cette idée confirme que Leylâ est une manifestation du divin, une entité exprimant l'essence sacrée. Dans leur quête spirituelle, les soufis s'associent souvent à Madjnûn, qui se perd dans l'adoration de Leylâ. Rûmi utilise cette légende pour illustrer un niveau d'amour incroyablement profond lorsque Madjnûn révèle son amour pour le chien de Leylâ. Il chante en le caressant :

'Tu es tout entier une forme et un corps ; entre et regarde le chien avec mes yeux ;

Car ce chien est un talisman scellé par la main du Seigneur : ce chien est le gardien de la demeure de Leylâ

Considère se haute sa haute aspiration, son cœur son âme sa connaissance où il a choisi de vivre et fait sa demeure'. (Rûmî 2014, livre III, p. 563)

Le Mathnawi utilise la légende de Leylâ et Madjnûn pour illustrer ce à quoi ressemble l'amour authentique. Madjnûn est la représentation traditionnelle d'un adorateur dévoué de Dieu. Dans ce conte populaire, Rûmi explique qu'un cœur ouvert fait partie intégrante du développement spirituel. Pour atteindre l'illumination et ne faire qu'un avec le divin, il est nécessaire d'être sincère dans sa dévotion, d'être véridique et loyal en toutes circonstances.

Bilqîs la reine de Saba :

Le Coran mentionne Une figure légendaire qui était la reine de Saba, que l'on pense être dans l'actuel Yémen, à l'époque du prophète Salomon. Cette personne était connue pour sa richesse et son pouvoir.

Bilqis est évoqué dans le deuxième livre du Mesnavi, avec éloge : « *Que de centuples bénédictions soient sur cette Bilqîs à qui Dieu accorda l'intelligence de cent hommes !* ». (Rûmî 2014, livre I, p. 393)

La représentation de la reine de Saba par Rûmi montre comment une femme, de par sa nature délicate, choisit la paix et la diplomatie au lieu de s'engager dans la bataille lorsqu'elle a été confrontée au défi de mesurer son intellect à celui du prophète Salomon. En réponse à sa lettre exigeant qu'elle se



convertisse à son système de croyance, elle a choisi de lui offrir des cadeaux somptueux au lieu d'engager la guerre.

La quête de la reine de Saba pour se retrouver face à face avec Salomon sans laisser son orgueil interférer. Malgré son statut de dirigeant, Bilqîs décide de faire un voyage à Jérusalem et de faire l'expérience du savoir que possède Salomon. L'interprétation de cette histoire par Rûmi met l'accent sur la valeur de la modestie et de la compréhension en ce qui concerne le voyage religieux d'une personne. Bilqîs reconnaît que Salomon est bien plus intelligent qu'elle, ce qui est souligné dans le Coran par son étonnement devant son palais. La reine se soumit à Salomon et se dévoua à « Allah, Seigneur des mondes »³.

Aïcha la Sîddiqa (la sincère) :

Aïcha, la troisième épouse du prophète Mahomed, était sa bien-aimée et l'une de ses plus chers compagnons. Elle fait indéniablement partie des érudits religieux bien connus qui ont propagé le message et poursuivi l'héritage du prophète après sa mort en expliquant et en transmettant ses enseignements.

Aïcha était la source la plus fiable des enseignements du Prophète et servait d'exemple à ses compagnons et à ceux qui venaient après eux. Chaque fois qu'ils avaient une question d'ordre religieux, ils allaient la voir pour obtenir des réponses.

L'Imâm Adh Dhahabi , dit d'elle dans son livre « siyar a'lâm an-nubalâ » : « Aïsha est la femme la plus savante de l'Islâm sans aucune divergence. »⁴

Le Prophète a donné à Aïcha des surnoms tels que la fille du Siddîq (celui qui affirme la vérité) et la fille d'Abu Bakr, afin de montrer à quel point elle était aimée par lui et la place particulière qu'elle occupait dans son cœur.⁵

« Le prophète aux paroles de qui le monde tout entier obéissait avait coutume de s'écrier : « parle –moi, Ô Hûmayrâ parle ! » (Rûmî livre I, 2014, p.202)

Dans le Mesnavi, Rûmi désignait Aïcha par le surnom de Sîddiqa, qui était un hommage à son père Abû Bakr as-Siddîq (le véridique), très estimé par le Prophète et son plus proche compagnon. L'autre surnom utilisé pour elle dans cet ouvrage est Hûmayrâ, qui signifie littéralement "blanche de peu" en arabe, mais qui a été interprété plus tard comme "la bien-aimée" au lieu de faire référence à Aïcha elle-même.



[...] *Hûmayrâ est un nom féminin et les arabes nomment l'esprit au féminin.*
(Rûmî livre I, 2014, p.173)

Aîcha est mis en avant pour illustrer l'idée d'une relation maître-disciple, qui implique de transmettre des connaissances, d'être uni et de fusionner ensemble.

Zulaïkha la passionnée de Josef :

Dans la tradition islamique, Zulaïkha et Joseph (le prophète de grande beauté) sont au centre de l'un des récits les plus importants du Coran. Le récit du Coran raconte que Zulaïkha, épouse d'un noble égyptien nommé El Aziz qui avait acheté Joseph comme serviteur, a développé des sentiments pour lui et a tenté de le séduire, mais il a résisté à ses efforts.

« Pour Zulaïkha ce qu'elle y but était doux comme le sucre : elle buvait de la main de l'amour une ivresse différente.

La nourriture qui venait de Joseph à cette beauté était autre que celle apportée à Jacob » (Rûmî livre VI, 2014, p.1310)

Zulaïkha est restée dévouée à l'amour jusqu'à ce qu'elle ne se reconnaisse plus, disparaissant dans son bien-aimé, et comprenant l'essence de l'amour véritable (éveil spirituel).

« Elle était vide d'elle-même et remplie d'amour pour son ami et comme le dit le proverbe : du pot découle ce qu'il contient » (Rûmî livre VI, 2014, p.1624)

Zulaïkha a enduré un parcours difficile fait d'épreuves, d'accusations et de diversions. Réalisant que son affection était un acte d'adoration d'une idole, elle l'a détruite et a reçu une récompense pour sa moralité. Elle a eu le courage de surmonter ces obstacles et de se connecter à Dieu.

Rûmî interpelle Zulaïkha pour attester de l'amour sincère et véritable, et se lance dans de longues explications qui ont occupé plus de vingt couplets.

« Zulaïkha avait appliqué à Josef le nom de toutes choses de la graine de rue au bois d'aloès » (Rûmî livre VI, 2014, p.1624)

Dans cette interprétation, Zulaïkha représente le symbole d'un être dont le destin, décidé par la volonté divine, est d'être consacré à Josef. Elle incarne le modèle absolu de la passionnée, qui a enduré dans son chemin d'amour à ce qu'elle se métamorphose en un être illuminé.



Eve la mère de l'humanité :

« Aucune chose unique ne devient deux que par elle-même, explique ailleurs Ibn 'Arabî. [...] Adam était un dans son essence et il devint paire par Ève, mais elle n'est autre que lui : lorsqu'elle était encore en lui, il était un, peut-on dire. »⁶

Le soufisme rejette la notion selon laquelle les hommes et les femmes sont considérés comme des entités distinctes, la femme étant subordonnée à l'homme en raison de son origine de la côte d'Adam. Ils croient plutôt que les deux sexes proviennent de la même source - le premier Adam - et qu'Ève n'était qu'une manifestation de cet homme universel avant qu'elle ne descende dans l'existence physique.⁷

Rûmi approfondi cette perception en attribuant à Eve le sens du refuge. Il souligne le retour originel, qui est un concept principal de la doctrine soufie, le retour à la source, à l'essence divine qui est présente en chaque être.

« Etant donné qu'Il a créé la femme pour que l'époux repose auprès d'elle comment Adam peut-il être séparé d'Eve ? » (Rûmî livre 1, 2014, p.202).

Il explique la nécessité de cette union mystique pour atteindre la paix intérieure et la plénitude. Eve chez Rûmi symbolise la manifestation de la Sagesse divine à travers l'élément féminin. Parce que si Eve (la femme) est née du premier Adam, tous les autres hommes sont créés à travers la femme. La femme est alors une expression de la sagesse divine et une porte d'accès vers la connaissance de Dieu (le créateur).

Asiya :

Asiya, est mentionné dans le Coran comme l'épouse du pharaon qui a élevé Moïse. Dans le "Mathnawi", Rûmi l'utilise pour illustrer la sagesse la miséricorde et l'éveil spirituel.

Contrairement à son époux, qui est plus grand tyran de cette Terre, Asiya dévoile les secrets de Moïse. Grâce à sa bonté, elle saisit ce que le cœur de Pharaon n'est pas disposé à comprendre. Rûmi élucide les paroles de Moïse à Pharaon grâce à la compassion d'Asiya.

« Il apporta ces paroles de Moïse à Asiya, elle dit donne ton âme à cela ô toi au cœur incroyant. » (Rûmî livre IV, 2014, p.998)

Asiya essaie de montrer au pharaon les déficiences qui l'empêche de concevoir le message de Moïse qui n'est que les paroles de Dieu



Asiya était l'opposée de pharaon, qui est d'une arrogance acharnée, était modeste et bienveillante. Lorsque Moïse invita pharaon à l'unicité divine, elle crut directement à son message. Son cœur était si pur qu'il assimile la vérité sans peine.

L'épouse de Noé :

Noé est l'un des prophètes les plus cités dans le coran ; il a prêché la croyance en Dieu unique pendant de nombreuses années avant que n'arrive le déluge.

La figure de Noé est, en effet, associée à l'un des thèmes les plus anciens de la prédication coranique, celui de peuples d'autrefois anéantis par la colère divine après avoir refusé d'entendre la voix du prophète qui leur était envoyé.

« Chaque fois que Noé faisait frire de la viande dans la poêle sa femme Wâhila jetait des pierres à la poêle

Et les ruses de sa femme ruinaient son action, de sorte que l'eau claire de ses exhortations devenait trouble. » (Rûmî livre VI, 2014, p.1655)

Le Coran ne donne pas le nom de la femme de Noé, mais Mathnawî affirme qu'elle s'appelait "Wâhila". Elle était très proche du prophète, pourtant elle n'a pas accepté son message ni son alerte sur le déluge, et n'a donc pas été sauvée avec lui.

Le voyage de la croissance spirituelle repose sur des défis, et seul le pouvoir de la croyance peut nous permettre de continuer à avancer dans les moments difficiles. L'épouse de Noé était un obstacle qu'il devait surmonter sur son chemin.

Ceux qui cherchent à suivre un chemin spirituel sont libres de le faire, et ceux qui choisissent de ne pas croire ont cette même liberté. Le voyage commence de l'intérieur ; les influences extérieures peuvent nous éloigner de la vérité du moi intérieur.

« Car elle avait coutume d'envoyer des messages secrets aux incroyants, disant : 'préservez votre religion de ces hommes qui se trompent'. » (Rûmî livre VI, 2014, p.1655)

L'épouse de Noé est un parmi ceux qui n'ont pas été choisis pour être sauvés. Seuls ceux à qui la miséricorde a fait don de la réalité de l'amour du Seigneur



échapperont au déluge. La voie divine est la voie des sincère, seuls les justes et les vrais seront sauvés.

Conclusion :

Une manifestation de la sagesse divine, une figure mystique et spirituelle éminente, ou une icône de la ruse et de cupidité, la femme est omniprésente dans le Mathnawî.

Dans sa perfection, Rûmi représente la femme avec des symboles célestes tels qu'un rayon de lumière, le soleil, la lune ou une étoile pour indiquer qu'elles sont porteuses de lumière.

Elle est perçue comme un être mystérieux qui offre la vie et incarne la miséricorde et la grâce divine par sa maternité, sa sagesse et sa générosité ; d'ailleurs Rûmi l'a admirablement illustré dans ces vers en lui attribuant le caractère de la création :

« La femme est un rayon de Dieu, elle n'est pas cette bien-aimée terrestre : elle est créature, pourtant il semble qu'elle ne soit pas créée ». (Rûmî livre I, 2014, p.202)

Dotée d'une beauté extrême, d'une pureté incomparable, d'une perfection souveraine, d'une sagesse profonde, Rûmi célèbre avec éloge, l'exemplarité de la figure féminine quand elle est sainte, aimée, amante, épouse, reine, mère ...

Cependant Rûmi ne se limite pas à la représentation mystique classique et habituelle qui idéalise la femme, il a également abordé la femme comme un symbole de malhonnêteté et de fausseté (épouse de Noé), il a manifesté aussi la question de la ruse des femmes déjà entendu dans le discours islamique.

« Grande est la ruse de la femme. » (Rûmî livre VI, 2014, p.1551)

Rûmi a également abordé Ève implicitement comme la source des malheurs du monde.

« Entend cette lamentation de Joseph dans son exil ou prends pitié de ce Jacob bouleversé

Me plaindrai-je de mes ou des femmes qui m'ont rejeté comme Adam loin des jardins de l'Éden ? » (Rûmî livre VI, 2014, p.1551)



Dans le Mathnawî, les femmes sont dépeintes aussi comme des symboles d'avarice, d'excès, de manque de maîtrise de soi (comme dans le conte de l'Arabe et de sa femme), et d'autres traits négatifs tels que l'envie et la bêtise.

Rûmi considérait que les femmes incarnaient toute une série d'attributs, tels que l'amour, le désir, la beauté, la douceur, la sagesse et même l'imperfection. Il pensait que la femme était une figure mystérieuse et influente, dans un sens positif comme dans un sens négatif. Néanmoins, il est essentiel de souligner que dans le Mathnawi, il existe de nombreux types de représentations des femmes.

Bibliographie :

- RÛMÎ, Djalâl-Od-Dîn. (2014). Mathnawi, la quête de l'Absolu, Livre I à III. Traduction du persan par DE VITRAY- MEYEROVITCH, Eva, MORTAZAVI, Djamchid, Paris : Editions du ROCHER.
- RÛMÎ, Djalâl-Od-Dîn. (2014). Mathnawi, la quête de l'Absolu, Livre IV à VI. Traduction du persan par DE VITRAY- MEYEROVITCH, Eva, MORTAZAVI, Djamchid, Paris : Editions du ROCHER.
- Conscience soufie (19 Décembre 2021). Marie dans le Mathnawî de Rûmî avec Hayat Nur Artiran, [conférence en ligne]. [<https://consciencessoufie.com/events/marie-dans-le-mathnawi-de-rumi-avec-hayat-nur-artiran>]
- IBN ISMAIL Al HACHIMI, Abd Ar Rahman (2018). Aisha, l'épouse pure, véridique et bien-aimée du Prophète, [livre en ligne], Wadi Shibam Éditions, [<https://archive.org/>]
- GEOFFROY, Éric, (2020). « Allah au féminin : le féminin et la femme dans la tradition soufie », [Livre numérique], Paris : Albin Michel, PDF



¹ Conscience soufie (19 Décembre 2021). Marie dans le Mathnawî de Rûmî avec Hayat Nur Artiran, [conférence en ligne]. [https://consciencessoufie.com/events/marie-dans-le-mathnawi-de-rumi-avec-hayat-nur-artiran].

² ANVAR. L. (2021) le corps n'est pas contradictoire avec la quête du divin il lui est même indispensable. Le monde. Mise à jour le 12 décembre 2021. [En ligne] https://www.lemonde.fr. [Consulté le 13 Février 2023].

³ [El Hadou.S.](https://www.psm-enligne.org) L'art de gouverner avec délicatesse. [En ligne] <https://www.psm-enligne.org> 2019. [Consulté le 23 Mars 2023].

⁴ IBN ISMAIL Al HACHIMI, Abd Ar Rahman (2018). Aisha, l'épouse pure, véridique et bien-aimée du Prophète, [livre en ligne], Wadi Shibam Éditions, [https://archive.org/] [consulté 12 février 2023].

⁵ Ibid.

⁶ GEOFFROY, Éric, (2020). « Allah au féminin : le féminin et la femme dans la tradition soufie », [Livre numérique], Paris : Albin Michel, PDF

⁷ Ibid.